

GERMINAL

I. RESUME DU ROMAN

Nous sommes dans le nord de la France, une région où il y a beaucoup de mines de charbon. Un ouvrier arrive dans cette région avec l'espoir de trouver du travail. Car il y a beaucoup de difficultés économiques à ce moment-là et un grand nombre d'ouvriers sont en chômage. Cet homme est Etienne Lantier; c'est un machineur qui a été renvoyé de l'atelier où il travaillait parce qu'il avait giflé son chef.

Dans la nuit, vers quatre heures du matin, il arrive devant la fosse d'une mine; c'est le Voreux. Etienne n'est pas un mineur, mais il est prêt à accepter n'importe quel travail car il a faim; partout où il a demandé, on lui a répondu qu'on n'avait pas besoin de lui. Il demande encore et, après une réponse négative, il est sur le point de repartir quand une équipe de mineurs lui dit qu'il peut travailler avec eux; il va remplacer un mineur qui vient de mourir. C'est Maheu qui est le chef d'équipe; tous ceux de sa famille qui le peuvent travaillent avec lui, en particulier sa fille Catherine âgée de quinze ans.

Etienne descend donc avec les autres dans le puits. C'est la première fois que cela lui arrive. La galerie dans laquelle il va travailler se trouve à plus de cinq cents mètres sous terre et lorsqu'il y arrive il doit

marcher dans des conditions difficiles sur plus de deux kilomètres. Son travail consiste à mettre dans des wagonnets le charbon que les ouvriers de son équipe ont pioché et à pousser ces wagonnets jusqu'à un certain endroit. C'est un travail très fatigant auquel il n'est pas habitué et il se blesse en plusieurs endroits. Les conditions de travail sont extrêmement difficiles et malsaines. A un certain moment, un ingénieur arrive et leur fait des reproches parce que la galerie est mal boisée et qu'elle risque de s'écrouler; il les menace de les mettre à l'amende. Cela met tous les mineurs en colère car ils travaillent beaucoup et gagnent très peu d'argent.

Enfin tout le monde remonte à la surface. Etienne se demande s'il va continuer ce travail; c'est un travail de forçat mais il n'est pas sûr de trouver un autre travail. Enfin il obtient un petit crédit d'un cabaretier qui lui loue une petite chambre.

Mais à la suite de ces amendes, la situation chez les Maheu est difficile; ils ont sept enfants plus le grand-père, il faut donc nourrir dix personnes. Alors la femme de Maheu essaie d'avoir un nouveau crédit chez l'épicier, puis elle se rend chez les Grégoire qui sont des actionnaires de la mine et qui lui donnent un petit secours.

Cependant Etienne s'habitue petit à petit à travailler dans la galerie de mine et est bientôt considéré par ses camarades comme un bon ouvrier. Là où il loge il

y a aussi un anarchiste russe, nommé Souvarine. Celui-ci est machineur à la mine; c'est un aristocrate russe, mais qui a dû fuir son pays à la suite d'un attentat manqué contre le czar. Etienne parle souvent avec lui des problèmes sociaux, rêve de révolution, lit des livres et des journaux socialistes et anarchistes. Et il propose aux autres mineurs de fonder une caisse de prévoyance qui serait alimentée par des cotisations et qui pourrait servir en cas de besoin, en particulier s'il y avait une grève.

Un des fils de Maheu s'étant marié, Etienne vient habiter chez eux à sa place; le loyer qu'il leur verse les aide. Et chaque soir des discussions sur leurs conditions de travail ont lieu entre Etienne et les Maheu. Etienne s'est mis en rapport avec un homme nommé Pluchart qui, à Lille, forme une section de l'Internationale. Mais la Compagnie est de plus en plus exigeante, les amendes sont de plus en plus ~~en plus~~ nombreuses; les mineurs se mettent d'accord sur le principe d'une grève.

Quelques jours plus tard, un accident a eu lieu: un boisage n'était pas assez solide et un éboulement s'est produit. Un ouvrier a été tué et Jeanlin, un des fils du Maheu a les deux jambes brisées et ne peut plus travailler pendant quelque temps. D'autre part Catherine, une des filles des Maheu, part avec son amoureux et par conséquent ne rapporte plus dans la famille l'argent qu'elle gagne. La situation des Maheu devient donc très difficile. Et comme la Compagnie décide d'appliquer de nouveaux tarifs

pour le paiement des ouvriers, ceux-ci se déclarent volés et se mettent en grève; c'est un premier décembre. Le jour même, une délégation de mineurs conduite par Maheu se rend chez le Directeur, M. Hennebeau. Mais chacun reste sur ses positions; la grève continue donc, et peu à peu elle s'étend. Cependant la caisse de prévoyance qui ne contenait que trois mille francs est vite épuisée, les commerçants refusent l'un après l'autre de continuer à faire crédit, la misère devient de plus en plus grande. Alors, Etienne décide de faire une réunion la nuit dans une forêt: il a demandé à Fluchart de venir et tous les mineurs deviennent membres de l'Internationale. Ils reçoivent alors un secours de la section anglaise de l'Internationale mais ce secours est vite épuisé et la misère continue en même temps que la grève. C'est alors que la situation s'aggrave. En effet, les mineurs décident d'aller dans les mines voisines et d'obliger ceux qui travaillent encore à faire grève pour obliger la Compagnie à céder. Des milliers de mineurs affamés et furieux se répandent donc dans les rues de la ville, arrivent à un puits de mine au fond duquel des mineurs sont déjà descendus. Furieux, les grévistes coupent les câbles de la machine et ceux qui travaillaient au fond, à sept cents mètres sous la surface du sol, doivent remonter à pied par des échelles. Et les grévistes vont à un autre puits en criant " du pain, du pain. " Puis la bande hurlante vient mettre le siège à la maison du Directeur dont une fille échappe

de peur / la mort. Les grévistes continuent leur chemin et mettent le siège à la boutique d'un épicière particulièrement détesté : celui-ci qui se montre à ce mauvais moment est abattu par la foule. La grève qui avait commencé dans le calme est devenue violente.

Alors l'armée occupe les mines, des soldats gardent tous les puits et toutes les machines. Un certain nombre de grévistes ont été arrêtés; Etienne recherché par la police, se cache dans un puits de mine qui ne sert plus. Mais la grève continue dans toute la région malgré la famine. Une des filles des Maheu meurt de faim, et elle n'est pas la seule dans les corons. La Compagnie avait espéré que la faim obligerait les mineurs à reprendre le travail. Voyant que la grève continue, la Compagnie décide de faire venir des mineurs belges. Un matin ceux-ci descendent travailler au fond des puits, mais la foule des grévistes s'amasse à l'entrée du puits gardé par les soldats. Puis la violence reprend, les grévistes veulent forcer le barrage des soldats, ceux-ci tirent sur la foule : il y a quatorze morts et vingt-cinq blessés. Parmi les tués il y a Maheu.

Alors, pour éviter que cette affaire ne s'aggrave encore, la Compagnie décide de faire quelques concessions : les mineurs belges sont renvoyés et les soldats ne gardent plus les puits. Alors la plupart des grévistes décident de reprendre le travail. Etienne ne risque plus d'être arrêté, mais on peut dire que la grève a échoué.

La veille de la reprise du travail, Étienne a une longue conversation avec Souvarine. Celui-ci n'a jamais été partisan de la grève; c'est un anarchiste et il est partisan de l'action individuelle. Sans en avoir parlé à personne, il descend seul la nuit dans le puits de mine et à trois cent soixante-quinze mètres de profondeur, il dévisse certaines parties du boisage du puits par où passent les cages de descente des mineurs.

Le lendemain matin, les mineurs redescendent pour la première fois depuis deux mois et demi. Étienne et Catherine sont parmi eux. Arrivés en bas, ils marchent longtemps jusqu'à l'endroit où ils doivent creuser. Au bout d'un certain temps, ils s'étonnent de constater qu'il n'y a plus de mouvement dans les galeries. Ils vont voir ce qui se passe et ils voient que tous les mineurs se dirigent vers les cages; ce n'est pourtant pas l'heure de remonter. Alors ils comprennent: la mine commence à être inondée et l'eau monte. C'est le résultat du sabotage de Souvarine; il avait décidé de ruiner la Compagnie et avait pensé que cette façon était plus efficace que la grève.

Malheureusement beaucoup de mineurs n'ont pas eu le temps de remonter et sont prisonniers au fond de la mine. Fuyant devant l'eau, ils remontent dans les galeries où ils travaillent, espérant ~~pouvoir~~ y tenir assez longtemps pour qu'on puisse les secourir. Mais l'eau monte toujours, les mineurs se dispersent, allant au hasard dans les galeries

qui montent. A un certain moment Etienne et Catherine se trouvent seuls au fond d'une galerie et l'eau arrive à leurs pieds.

A la surface toutes les machines de l'usine s'écroulent et l'endroit où se trouvait le puits forme une vaste cuvette. C'est alors que le bord du canal qui passe à côté s'écroule à son tour et l'eau se divise dans cette cuvette. L'endroit où se trouvait le Voreux n'est plus qu'un immense lac. Souvarine, qui a contemplé tout cela du haut d'un terri, se lève satisfait de son travail et s'en va vers l'inconnu.

Cependant des équipes de secours se forment à la surface pour essayer de rejoindre les mineurs restés prisonniers au fond. Partant d'un puits inutilisé depuis longtemps, ils creusent une galerie en direction des galeries du puits inondé. Au bout de quelque temps, ils entendent des coups, ils frappent à leur tour contre la paroi pour faire savoir qu'ils ont entendu. L'espoir renaît alors de pouvoir sauver les mineurs prisonniers. En fait, il s'agissait seulement d'Etienne et de Catherine. Mais ce n'est qu'après une dizaine de jours de travail qu'on peut les rejoindre. Etienne est le seul survivant; Catherine était morte entre ses bras.

Après quelque temps passé à l'hôpital, Etienne quitte le pays. Il va à Paris rejoindre Pluchart et faire avec lui de l'action syndicate pour la défense des ouvriers.

2. LE CADRE DU ROMAN

"Germinal" est le 13^e volume de la série des Rougon-Macquart. Il est le second à nous peindre la vie des ouvriers. Dans le premier "L'Assommoir", Zola nous montrait le milieu des ouvriers parisiens. Dans celui-ci, "Germinal", il nous montre le milieu des ouvriers en province, dans le nord de la France. L'action en effet se passe dans la région de Marchiennes, petite ville du département du Nord. C'est une région de mines de charbon et ce sont les mineurs que Zola fait vivre dans ce roman.

Le nom de Marchiennes est le seul nom de lieu réel que l'on trouve dans le roman. Tous les autres sont inventés par Zola : c'est la région de Montsou qui contient 19 puits de mine appartenant à la même Compagnie. Le puits où l'ensemble de l'action se passe est le Voreux près duquel se trouve le coron des mineurs.

C'est dans le Voreux que travaille Etienne et toute la famille Maheu; ce sont les mineurs du Voreux qui commencent la grève; c'est le Voreux qui sera saboté par Souvarine et dont les galeries seront inondées. Voici comment le voit Etienne lorsqu'il remonte à la surface après sa première descente.

Il retrouvait bien le Voreux, dans un pli de terrain, avec ses bâtiments de bois et de briques, le criblage goudronné, le beffroi couvert d'ardoises, la salle de la machine et la haute cheminée d'un rouge pâle, tout cela tassé, l'air mauvais. Mais autour des bâtiments, le carreau s'étendait, et il ne se l'imaginait pas si large, changé en un lac d'encre par les vagues montantes du stock de charbon, hérissé de hauts chevalets qui portaient les rails des passerelles, encombré dans un coin de la

provision des bois, pareille à la moisson d'une forêt fauchée. Vers la droite, le terri barrait la vue, colossal comme une barricade de géants, déjà couvert d'herbe dans sa partie ancienne, consumé à l'autre bout par un feu intérieur qui brûlait depuis un an, avec une fumée épaisse, en laissant à la surface, au milieu du gris blafard des schistes et des grès, de longues traînées de rouille sanglante. Puis, les champs déroulaient, des champs sans fin de blé et de betteraves, nus à cette époque de l'année, des marais aux végétations dures, coupés de quelques saules rebourgris, des pairies lointaines, que séparaient des files maigres de peupliers. Très loin, de petites taches blanches indiquaient des villes, Marchiennes au nord, Montsou au midi; tandis que la forêt de Vandame, à l'est, bordait l'horizon de la ligne violâtre de ses arbres dépouillés. Et, sous le ciel livide, dans le jour bas de cet après-midi d'hiver, il semblait que tout le noir du Voreux, toute la poussière volante de la houille se fût abattue sur la plaine poudrant les arbres, sablant les routes, ensemençant la terre. 63

Etienne, au début, a beaucoup de mal à s'habituer aux conditions de travail dans la mine. Mais l'habitude venant, il ne remarque plus les difficultés et les fatigues de ce métier.

Et les jours succédaient aux jours, des semaines, des mois s'écoulaient. Maintenant, comme les camarades, il se levait à trois heures, buvait le café, emportait la double tartine que Mme Rasseneur lui préparait dès la veille. Régulièrement, en se rendant à la fosse, il recontraît le vieux Bonnemort qui allait se coucher, et, en sortant l'après-midi, il se croisait avec Boute-loup qui arrivait prendre sa tâche. Il avait le béguin, la culotte, la veste de toile, il grelottait et il se chauffait le dos à la baraque, devant le grand feu. Puis venait l'attente, pieds nus, à la recette, traversée de furieux courants d'air. Mais la machine, dont les gros membres d'acier, étoilés de cuivre, luisaient là-haut, dans l'ombre, ne le préoccupait plus, ni les câbles qui

filaient d'une aile noire et muette d'oiseau nocturne, ni les cages émergeant et plongeant sans cesse, au milieu du vacarme des signaux, des ordres criés, des berlines ébranlant les dalles de fonte. Sa lampe brûlait mal, ce sacré lampiste n'avait pas dû la nettoyer; et il ne se dégourdissait que lorsque Mouquet les emballait tous, avec des claques de farceur qui sonnaient sur le derrière des filles. La cage se décrochait, tombait comme une pierre au fond d'un trou, sans qu'il tournât seulement la tête pour voir fuir le jour. Jamais il ne songeait à une chute possible, il se retrouvait chez lui à mesure qu'il descendait dans les ténèbres, sous la pluie battante. En bas l'accrochage lorsque Pierron les avait déballés, de son air de douceur cafarde, c'était toujours le même piétinement de troupeau, les chantiers s'en allant chacun à sa taille, d'un pas traînard. Lui, désormais, connaissait les galeries de la mine mieux que les rues de Montsou, savait qu'il fallait tourner ici, se baisser plus loin, éviter ailleurs une flaque d'eau. Il avait pris une telle habitude de ces deux kilomètres sous terre, qu'il les aurait faits sans lampe, les mains dans les poches. Et, toutes les fois, les mêmes rencontres se produisaient, un porion éclairant au passage la face des ouvriers, le père Mouquet amenant un cheval, Bébert conduisant Bataille qui ébrouait, Jeanlin courant derrière le train pour refermer les portes d'aérage, et la grosse Mouquette, et la maigre Lydie poussant leurs berlines. 64

3. LES EPOQUES

Le seul événement permettant de situer ce roman dans le temps est une allusion à l'expédition du Mexique : "Ce n'est peut-être pas la faute de l'Empereur; mais pourquoi va-t-il se battre en Amérique?" Cette expédition du Mexique eut lieu de 1861 à 1867 et s'est terminée par un échec. C'est dès 1866 que Napoléon III rappela ses troupes. D'autre part, c'est 1864 qu'une loi autorisa la grève. Enfin c'est dans les dernières années de l'Empire

64 Emile Zola, Germinal pp. 131-132.

que des grèves eurent lieu aboutissant à des conflits sanglants avec la troupe, et plus particulièrement en 1869. L'action de ce roman dure une année, entre un mois de mars et un mois d'avril; on peut donc supposer qu'elle est à cheval sur les années 1868 et 1869. C'est aussi l'année de la mort de Gervaise, la mère d'Etienne Lantier; c'est enfin l'année de la plus grande célébrité de Nana, la demi-sœur d'Etienne.

Zola a choisi le mois d'avril comme date de la fin de son roman. C'est que ce mois est celui du printemps, du renouveau; celui où, après la mort de l'hiver, tout germe à nouveau. C'est un des sens du titre, *Germinal* étant le nom d'un mois du calendrier républicain allant du 21 mars au 19 avril. Mais *Germinal* signifie aussi pour Zola que l'action ouvrière est en train de germer et qu'elle va se développer de plus en plus pour aboutir à la justice sociale.

4. LES EPISODES MARQUANTS

Avant d'écrire ce roman Zola est allé dans le nord de la France pour se documenter. Il a visité des mines de charbon, des corons; il a parlé avec des mineurs et avec des patrons. Plus tard il s'est intéressé aux grèves de mineurs du centre de la France. C'est pourquoi on trouve dans son roman un certain nombre de scènes typiques de la vie dans le pays de mines. Certaines de ces scènes ont même un caractère épique ainsi que le dit Anatole France qui parle de "la beauté d'un roman épique tel que *Germi-*

nal n° 65



Voici par exemple un aspect de la remontée à pied par les échelles; les grévistes ont coupé les câbles des cabines.

Du fond au jour, il y avait cent deux échelles, d'environ sept mètres, posée chacune sur un étroit palier qui tenait la largeur du goyot, et dans lequel un trou carré permettait à peine le passage des épaules. C'était comme une cheminée plate, de sept cents mètres de hauteur, entre la paroi du puits et la cloison du compartiment d'extraction, un boyau humide; noir et sans fin, où les échelles se superposaient, presque droites, par étages réguliers. Il fallait vingt-cinq minutes à un homme solide pour gravir cette colonne géante. D'ailleurs, le goyot ne servait plus que dans les cas de catastrophe.

Catherine, d'abord, monta gaillardement. Ses pieds nus étaient faits à l'escaillage tranchant des voies et ne souffraient pas des échelons carrés, recouverts d'une tringle de fer, qui empêchait l'usure. Ses mains, durcies par le roulage, empoignaient sans fatigue les montants, trop gros pour elles. Et même cela l'occupait, la sortait de son chagrin, cette montée imprévue, ce long serpent d'hommes se coulant, se hissant, trois par échelle, si bien que la tête déboucherait au jour, lorsque la queue traînerait encore sur le bougnou. On n'en était pas là, les premiers devaient se trouver à peine au tiers du puits. Personne ne parlait plus, seuls les pieds roulaient avec un bruit sourd; tandis que les lampes, pareilles à des étoiles voyageuses, s'espaciaient de bas en haut, en une ligne toujours grandissante. 66

Dans un autre chapitre, Zola nous montre les grévistes qui défilent dans la rue, vus par la femme du directeur et ses deux filles cachées et tremblantes de peur.

⁶⁵ Emile Zola, Germinal (extraits) (Paris : Larousse, 1963), jugement p. 106.

⁶⁶ Emile Zola, Germinal, p. 300.

C'était la vision rouge de la révolution qui les emporterait tous, fatalement, par une soirée sanglante de cette fin de siècle. Oui, un soir, le peuple lâché, débridé, galoperait ainsi sur les chemins; et il ruissellerait du sang des bourgeois, il promènerait des têtes, il sèmerait l'or des coffres éventrés. Les femmes hurleraient, les hommes auraient ces mâchoires de loups, ouvertes pour mordre. Oui, ce seraient les mêmes guenilles, le même tonnerre de gros sabots, la même cohue effroyable, de peau sale, d'haleine empestée, belayant le vieux monde, sous leur pousée débordante de barbares. Des incendies flamberaient, on ne laisserait pas debout une pierre des villes, on retournerait à la vie sauvage dans les bois, après le grand rut, la grande ripaille, où les pauvres, en une nuit, efflanqueraient les femmes et videraient les caves des riches. Il n'y aurait plus rien, plus un sou des fortunes, plus un vitre des situations acquises, jusqu'au jour où une nouvelle terre repousserait peut-être. Oui, c'étaient ces choses qui passaient sur la route, comme une force de la nature, et ils en recevaient le vent terrible au visage.

Un grand cri s'éleva, domina "La Marseillaise":
 " Du pain! du pain! du pain! " 67

Un peu plus tard ces grévistes de plus en plus furieux arrivent devant le puits gardé par les soldats. Les grévistes s'attaquent à eux à coup de pierres.

Sous cette rafale de pierres, la petite troupe disparaissait. Heureusement, elles tapaient trop haut, le mur en était criblé. Que faire? l'idée de rentrer, de tourner le dos, empourpra un instant le visage pâle du capitaine; mais ce n'était même plus possible, on les écharperait, au moindre mouvement. Une brique venait de briser la visière de son képi, des gouttes de sang coulaient de son front. Plusieurs de ses hommes étaient blessés; et il les sentait hors d'eux, dans cet instinct débridé de la défense personnelle, où l'on cesse d'obéir aux chefs. Le sergent avait lâché un nom de Dieu! l'épaule gauche à moitié démontée, la chair meurtrie par un choc sourd, pareil à un coup de battoir dans du linge. Eraflée à deux

67 Emile Zola, Germina, pp. 334-335.

reprises, la recrue avait un pouce broyé, tandis qu'une brûlure l'agaçait au genou droit : est-ce qu'on se laisserait embêter longtemps encore? Une pierre ayant ricoché et atteint le vieux chevronné sous le ventre, ses joues verdirent, son arme trembla, s'allongea, au bout de ses bras maigres. Trois fois, le capitaine fut sur le point de commander le feu. Une angoisse l'étranglait, une lutte interminable de quelques secondes heurta en lui des idées, des devoirs, toutes ses croyances d'homme et de soldat. La pluie des briques redoublait, et il ouvrait la bouche, il allait crier : Feu! lorsque les fusils partirent d'eux-mêmes, trois coups d'abord, puis cinq, puis un roulement de peloton, puis un coup tout seul, longtemps après, dans le grand silence.

Ce fut une stupeur. Ils avaient tiré, la foule béante restait immobile, sans le croire encore. Mais des cris déchirants s'élevèrent, tandis que le clairon sonnait la cessation du feu. Et il y eut une panique folle, un galop de bétail mitraillé, une fuite éperdue dans la boue. 68

Enfin il y a tout un chapitre qui nous montre la fuite des mineurs restés au fond devant l'inondation de la mine. Nous les voyons se disperser, mourir l'un après l'autre jusqu'au moment où les sauveteurs arrivent à les rejoindre et ne trouvent qu'un seul survivant, Etienne.

5. LES PERSONNAGES

Etienne Lantier, le personnage principal de "Germinal" nous est déjà connu par "L'Assommoir". Plus âgé que Mana, il est né en 1846. Il a donc, au moment où se déroule l'action de "Germinal", environ 22 ans. Il a commencé à travailler très jeune, ce qui était habituel à cette époque-là; il avait douze ans lorsque sa mère,

68 Ibid., pp. 412-413.

Gervaise, l'a envoyé dans l'atelier où travaillait le forgeron Goujet pour y apprendre un métier. Mais il n'y reste pas longtemps car il a l'occasion d'aller travailler dans le nord de la France à Lille.

Goujet lui ayant parlé d'envoyer Etienne à Lille, où son ancien patron, un mécanicien, demandait des apprentis, elle fut séduite par ce projet, d'autant plus que le gamin, peu heureux à la maison, désireux d'être son maître, la suppliait de consentir. ⁶⁹

Ensuite nous n'entendons plus parler de lui dans "L'Assommoir" sauf cette indication qui montre ses bons sentiments et son amour filial pour sa mère.

Gervaise reçut dix francs de son fils Etienne, qui était mécanicien dans un chemin de fer; le petit lui envoyait des pièces de cent sous de temps à autre, sachant qu'il n'y avait pas gras à la maison. ⁷⁰

Au début de "Germinal" nous le voyon au moment où il y vient de quitter le travail qu'il avait à Lille.

Il songeait à lui, à son existence de vagabond, depuis huit jours qu'il cherchait une place; il se revoyait dans son atelier du chemin de fer; giflant son chef, chassé de Lille, chassé de partout; le samedi, il était arrivé à Marchiennes, où l'on disait qu'il y avait du travail, aux Forges; et rien, ni aux Forges, ni chez Sonnevile, il avait dû passer le dimanche caché sous les bois d'un chantier de charronage, dont le surveillant venait de l'expulser, à deux heures de la nuit. Rien, plus un sou, pas même une croûte: qu'allait-il faire ainsi par les chemins, sans but, ne sachant seulement où s'abriter contre la bise? ⁷¹

⁶⁹ Emile Zola, L'Assommoir, p. 282.

⁷⁰ Ibid., p. 483.

⁷¹ Emile Zola, Germinal, p. 9.

A plusieurs reprises dans le cours du roman, des allusions sont faites à sa famille.

Il avait une haine de l'eau-de-vie, la haine du dernier enfant d'une race d'ivrognes, qui souffrait dans sa chair de toute cette ascendance trempée et détraquée d'alcool, au point que la moindre goutte en était devenue pour lui un poison.

" C'est à cause de maman que ça m'ennuie d'avoir été mis à la rue, dit-il après avoir avalé une bouchée. Maman n'est pas hereuse, et je lui envoyais de temps à autre une pièce de cent sous.

- Où est-elle donc, ta mère?

- A Paris... Blanchisseuse, rue de la Goutte-d'Or."

Il y eut un silence. Quand il pensait à ces choses, un vacillement pâlisait ses yeux noirs, la courte angoisse de la lésion dont il couvait l'inconnu, dans sa belle santé de jeunesse. Un instant, il resta les regards noyés au fond des ténèbres de la mine; et, à cette profondeur, sous le poids et l'étouffement de la terre, il revoyait son enfance, sa mère jolie encore et vaillante, lâchée par son père, puis reprise après s'être mariée à un autre, vivant entre les deux hommes qui la mangeaient, roulant avec eux au ruisseau, dans le vin, dans l'ordure. C'était là-bas, il se rappelait la rue, des détails lui revenaient: le linge sale au milieu de la boutique, et des ivresses qui empuantissaient la maison, et de gifles à casser les mâchoires.

" Maintenant, repris-il d'une voix lente, ce n'est pas avec trente sous que je pourrai lui faire des cadeaux... Elle va crever de misère, c'est sûr." 72

Comme on le voit Zola n'a pas manqué de rappeler à son sujet, son hérédité, ses parents alcooliques. Et il les rappellera à chaque fois. Par exemple lorsque, à propos de Catherine, Etienne se bat avec Chaval, un autre mineur qui le considère comme son rival.

72 Ibid., pp. 47-48.

Catherine, épuisée, épouvantée, le regardait. Elle se souvenait de ses confidences, de son envie de manger un homme, lorsqu'il buvait, empoisonné dès le troisième verre, tellement ses saouleurs de parents lui avaient mis de cette saleté dans le corps. 73

Un peu plus tard, il repense à cette bataille.

Une autre honte l'accablait, le remords de cette ivresse sauvage, du genièvre bu dans le grand froid, l'estomac vide, et qui l'avait jeté sur Chaval, armé d'un couteau. Cela remuait en lui tout un inconnu dépourvu, le mal héréditaire, la longue hérédité de soulerie, ne toréant plus d'une goutte d'alcool sans tomber à la fureur homicide. Finirait-il donc en assassin ? 74

Et en effet, il va tuer Chaval, C'est lorsqu'ils sont prisonniers au fond de la mine inondée, alors qu'ils n'ont aucun espoir d'en sortir vivants; Chaval provoque Etienne, toujours au sujet de Catherine.

C'était l'ancienne bataille qui recommençait, dans la terre où ils dormiraient bientôt côte à côte; et ils avaient si peu d'espace, qu'ils ne pouvaient brandir leurs poings sans les écorcher.

" Méfie-toi, gronda Chaval. Cette fois, je te mange."

Etienne, à ce moment, devint fou. Ses yeux se noyèrent d'une vapeur rouge, sa gorge s'était congestionnée d'un flot de sang. Le besoin de tuer le prenait, irrésistible, un besoin physique, l'excitation sanguine d'une muqueuse qui détermine un violent accès de toux. Cela monta, éclata en dehors de sa volonté, sous la poursée de la lésion héréditaire. Il avait empoigné, dans le mur, une feuille de schiste, et il l'ébranlait; et il l'arrachait, très large, très lourde. Puis, à deux mains, avec une force décuplée, il l'abattit sur le crâne de Chaval...

73 Ibid., p. 323.

74 Emile Zola, Germinal, p. 358.

Et, penché, l'oeil élargi, Etienne le regardait. C'était donc fait, il avait tué. Confusément, toutes ses luttes lui revenaient à la mémoire, cet inutile combat contre le poison qui dormait dans ses muscles, l'alcool lentement accumulé de sa race. Pourtant il n'était ivre que de faim, l'ivresse lointaine des parents avait suffi. 75

Cependant Etienne n'est pas un alcoolique. Il, sait que c'est l'alcool qui a amené la déchéance de sa famille et il ne veut pas faire de même. Il veut vivre honnêtement de son travail. Mais le fond de son caractère est assez violent. Et c'est lorsqu'il se rend compte que le travail ne rapporte pas suffisamment pour que chacun puisse manger à sa faim qu'il se sent poussé à la révolte. Il voit l'inégalité sociale et il prend la tête des ouvriers qui réclament une augmentation de salaire et qui ensuite se mettent en grève.

Mais peu à peu il se rend compte qu'il est différent des autres. Il lui vient un certain sentiment de supériorité. Tout d'abord il sait lire et il lit, ensuite il est le seul à comprendre que c'est en faisant de la politique que les ouvriers pourront faire améliorer leur situation. Il devient donc ambitieux.

Et son rêve de chef populaire le berçait de nouveau : Montsou à ses pieds, Paris dans un lointain de brouillard, qui sait? La députation un jour, la tribune d'une salle riche, où il se voyait foudroyant les bourgeois du premier discours prononcé par un ouvrier dans un parlement. 76

75 Ibid., pp. 480-481.

76 Ibid., p. 219.

Zola revient à un autre endroit sur cet aspect du caractère d'Etienne.

C'était une sensation de supériorité qui le mettait à part des camarades, une exaltation de sa personne, à mesure qu'il s'instruisait. Jamais il n'avait tant réfléchi, il se demandait pourquoi son dégoût, le lendemain de la furieuse course au travers des fosses ; et il n'osait se répondre, des souvenirs le répugnaient, la bassesse des convoitises, la grossièreté des instincts, l'odeur de toute cette misère secouée au vent. Malgré le tourment des ténèbres, il en arrivait à redouter l'heure où il rentrerait au coron. Quelle nausée, ces misérables en tas, vivant au baquet commun ! Pas un avec qui causer politique sérieusement, une existence de bétail, bétail, toujours le même air empesté d'oignon où l'on étouffait ! Il voulait leur élargir le ciel, les élever au bien-être et aux bonnes manières de la bourgeoisie, en faisant d'eux les maîtres ; mais comme ce serait long ! et il ne se sentait plus le courage d'attendre la victoire, dans ce baignoire de la faim. Lentement, sa vanité d'être leur chef, sa préoccupation constante de penser à leur place, le dégageaient, lui soufflaient l'âme d'un de ces bourgeois qu'il exécrait. 77

Et ses réflexions aboutissent à quelque chose de précis.

Ses longues songeries avaient fixé son ambition : en attendant mieux, il aurait voulu être Pluchart, lâcher le travail, travailler uniquement à la politique, mais seul, dans une chambre propre, sous le prétexte que les travaux de tête absorbent la vie entière et demandent beaucoup de calme. 78

Et l'ouvrage se termine par l'annonce de temps meilleurs tandis qu'Etienne s'en va à Paris où il espère réaliser son rêve.

77 Ibid., p. 359.

78 Loc. cit.

Et, sous ses pieds, les coups profonds, les coups obstinés des rivelaines continuaient. Les camarades étaient tous là, il les entendait le suivre à chaque enjambée. N'était-ce pas le Maheude, sous cette pièce de betteraves, l'échine cassée dont le souffle montait si rauque, accompagné par le ronflement du ventilateur ? A gauche, à droite, plus loin, il croyait en reconnaître d'autres, sous les blés, les haies vives, les jeunes arbres. Maintenant, en plein ciel, le soleil d'avril rayonnait dans sa gloire, échauffant la terre qui enfantait. Du flanc nourricier jaillissait la vie, les bourgeons crévaient en feuilles vertes, les champs tressaillaient de la poussée des herbes. De toutes parts, des graines se gonflaient, s'allongeaient, gerçaient la plaine, travaillées d'un besoin de chaleur et de lumière. Un débordement de sève coulait avec des voix chuchotantes, le bruit des germes s'épandait en un grand baiser. Encore, encore, de plus en plus distinctement, comme s'ils se fussent rapprochés du sol, les camarades tapaient. Aux rayons enflammés de l'astre, par cette matinée de jeunesse, c'était de cette rumeur que la campagne était grosse. Des hommes poussaient, une armée noire, vengeresse, qui germait lentement dans les sillons, grandissant pour les récoltes du siècle futur, et dont la germination allait faire bientôt éclater la terre. 79

79 Ibid., p. 502.